
Jean-Claude Zancarini

« **L’atelier infini** »
Bernard Simeone et les enjeux du traduire

Relire les articles dans lesquels Bernard a consigné ses idées sur la traduction, en pensant à nos séances de relecture à deux voix de traductions (celles de Nigro puis de Vegliani, éditées dans « Terra d’altri », la collection qu’il dirigeait, d’abord avec Philippe Renard, puis seul, chez Verdier), à notre travail de lime sur le texte de Carlo Ginzburg, *Le juge et l’historien. Considérations en marge du procès Sofri*, pour que soit publié un livre paraissant écrit « d’une seule main » par dix traducteurs solidaires de Sofri et de ses camarades et non l’addition de dix écritures spécifiques et pas forcément compatibles, en revoyant les moments passés dans les Corbières, à Lagrasse, au Banquet du Livre, lorsque nous étions tous deux « journalistes » du « plus petit quotidien du monde », *Corbières Matin*, en songeant aux lettres, fax et mails échangés dès qu’une affaire – « italienne » ou non, politique ou littéraire – nous préoccupait... Relire puis écrire, en acceptant que les souvenirs nécessaires de cette amitié et de ce métier partagés soient présents, mais en prenant garde que l’émotion ne l’emporte pas sur l’examen précis des analyses de Bernard, analyses menées à partir de son expérience de traducteur, d’éditeur de textes traduits et d’écrivain (poète et romancier) ; écrire parce que je crois que sa contribution à la réflexion sur la traduction est engagée, singulière et mérite d’être diffusée, au-delà même du devoir que les vivants ont envers la mémoire de leurs amis.

La première thèse de Bernard concernant la traduction s’énonce simplement : « la traduction n’est pas une des formes de la communication¹ ».

(1) « Le temps de la traduction », *TransLittérature*, n° 20, hiver 2000.

La polémique de Bernard Simeone contre la communication est incessante et féroce. Un de ses textes de 1998² commence ainsi : « Il y a une voix qui dit : Il n'y a plus rien à dire. Voilà ce qu'elle dit. Et qui ajoute : Non qu'on ait tout dit autrefois, notez bien. C'est aujourd'hui que tout est dit, à tout instant, partout. À tout instant c'est la totalité de ce qu'on peut dire qui se décharge et se perd. Nul n'en sait rien. On a bien l'impression parfois d'une impuissance, d'une redite, mais enfin on s'habitue, on se dit qu'on parle encore, on se dit que sous les mots, n'est-ce pas, c'est encore la parole ». Cette voix qui ne parle pas et n'appelle donc pas, cette voix qui ne transmet pas de sens, cette voix saturée par son excès et sa redondance, c'est celle dont Bernard a horreur. La voix à laquelle il aspire c'est une voix qui parle et appelle. Pour Bernard, ce combat contre ce qu'il nomme « l'espace hégémonique et totalitaire de la communication³ » a une dimension presque religieuse ; dans ce combat dont l'issue est pour le moins incertaine mais qui n'en est pas moins nécessaire, dans ce que l'on nommerait une résistance si l'usage et l'usure de ce terme par le monde de la communication ne risquaient de rendre son emploi emphatique, il y a un engagement, un acte volontariste d'espérance qui fonde sa poétique et sa conception de l'acte de traduire. Ce sort commun de l'écriture, qu'elle soit « originale » ou « seconde », n'est pas la seule conséquence que Simeone tire de sa polémique contre la Communication : ce combat implique, pour être mené avec consistance, de rejeter quelques illusions sur l'acte de traduction, et précisément ces illusions qui proviennent de la Communication ou la favorisent.

Pour Bernard Simeone, il faut détacher la traduction du « fantasme de transparence, de fidélité, de passage, voire de pure transmission⁴ » qui lui est lié. Il y a, dans la traduction, un travail sur la langue à mener qui s'apparente à celui de toute écriture au sens fort du terme. Il l'explique très clairement⁵ : la traduction, écrit-il, est une « opération où se conjuguent lecture, analyse critique, recréation et donc écriture [...] elle n'est pas un pur passage, mais toujours un travail sur sa propre langue, une chance donnée à celle-ci de remettre en cause ses certitudes et ses limites à travers l'irruption dans son espace d'œuvres et d'écritures étrangères. En cela, elle ne se contente pas de refléter une origine, elle élargit le champ d'expression de la langue d'arrivée ». Qu'on ne voie là aucune évidence ni aucune naïveté, mais le

(2) « Il y a une voix », *Verso, Écrits pour la voix*, 93, mai 1998.

(3) « Une véricité déchirante », *La Questione romantica*, Naples, 2000.

(4) « Au feu de la controverse », *TransLittérature*, n° 16, hiver 1998.

(5) « Le temps de la traduction », *op. cit.*

murissement d'une pensée qui, sans y faire référence car ce n'est pas son propos central, prend en compte les grands débats de traductologie, y compris ceux de la période la plus récente. D'abord, parce qu'elle s'affirme dans une dimension du temps qui se met ouvertement à l'écart des tentations de l'immédiateté, de la vitesse, de ce que la Communication nomme (non sans ambiguïté dans la formulation même) « le temps réel ». À ce prétendu « temps réel », Bernard Simeone oppose le temps nécessaire, celui de la maturité et de l'échange, de la réflexion et du sens, de l'écriture et de sa beauté. Ensuite, parce qu'il intègre les apports de la plus récente critique philologique sur la traduction sans en être dupe.

Qu'on lise l'analyse acérée qu'il propose dans un texte intitulé « Écrire, traduire, en métamorphose⁶ » : « La question de la “bonne” ou de la “mauvaise” traduction ne se pose pas au fond dans des termes très différents de ceux qui président à l'évaluation [...] d'une écriture quelle qu'elle soit. Il est illusoire, même, de prétendre que la réflexion moderne sur l'acte de traduire, telle qu'elle fut menée [...] par Henri Meschonnic ou [...] par Antoine Berman, ait sensiblement réduit la part de subjectivité que comporte le jugement qu'on peut exprimer sur un texte traduit. Cette réflexion a simplement replacé au centre du débat la question de la littéralité et de ses limites acceptables, ou créatrices. » Cette dernière phrase dépasse la double figure de la traduction à laquelle Bernard Simeone renvoyait en faisant appel à deux auteurs italiens, Sergio Solmi et Franco Fortini. Le premier voyait dans l'acte du traduire une sorte de « rivalité mimétique », et faisait de la traduction le fruit d'une « émulation jalouse ». Fortini, cité par Simeone à plusieurs reprises, dans des textes différents, défendait l'idée que traduire donnerait l'illusion d'écrire sans en assumer le risque essentiel, celui de la légitimité de l'acte même d'écrire. Simeone, tout en citant à nouveau ces maîtres et sans tirer ouvertement la conclusion, qu'il laisse le soin au lecteur de formuler en son for intérieur, tend au fond à rendre ces thèses inefficaces, obsolètes. Peu importe que l'on penche vers l'une ou l'autre des analyses car, en réalité, « la traduction ne fait que renvoyer à la radicalité de l'écriture ». Ce qui n'est pas sans conséquence. La traduction, souligne-t-il, « s'impose par sa cohérence » et non par sa « fidélité / infidélité » ou sa « beauté / laideur » (que l'on exprime souvent par l'opposition « finesse / lourdeur », dans le langage critique habituel sur la traduction, celui du

(6) Ce texte présenté lors d'un colloque sur la transmission organisé par l'association « Espace analytique », a été publié à plusieurs reprises, en français et en italien, en hommage à Bernard, après sa mort. Je le cite dans la version publiée dans *Eutropia*, 2, 2002, Lyon, La fosse aux ours, Macerata, Quolibet.

Journal et de la Communication, qui se résume d'ailleurs à quelques rares couples de substantifs et d'adjectifs, par ailleurs pas toujours présents tant le concept de « transparence », pris au sens strict – on voit à travers, donc on ne voit rien – a d'efficace critique !). Cette cohérence, c'est l'ensemble des règles – partielles, limitées, parfois même purement arbitraires – que l'on se donne pour faire réaliser dans la langue d'arrivée « l'histoire et l'épaisseur de la langue telles qu'elle s'incarnent et se révèlent dans un texte »⁷.

Il voit, dans l'abandon nécessaire du lecteur « à l'aventure de la langue d'arrivée », une sorte de réactualisation du « mythe d'une expression pleine, antérieure à la fracture de Babel ». Je crois que l'on touche là un des points extrêmes de la réflexion de Bernard Simeone : l'existence simultanée du texte original et du texte traduit, la « double lecture » qui en découle, offrent « d'infinies perspectives », qui dépassent l'idée de départ, commune à la plupart d'entre nous, de la traduction comme « lecture critique » ; en effet, « la confrontation du texte premier et du texte traduit suggère, sur un mode qui n'est pas seulement fantasmatique, l'existence potentielle d'un texte troisième, hors de toute langue existante, ou les unissant toutes, et pourtant écrit, qui serait la somme du texte premier et de ses résonances lors du passage dans les autres langues ». Puis, toujours dans ce même texte, quelques lignes plus bas, comme une conclusion sans cesse en suspens, une tension vers un idéal plutôt qu'un aboutissement, ce paragraphe d'où est tiré le titre de ma lecture de Bernard Simeone, praticien conscient de la traduction : « Traduire désapprend – du moins dans ses moments les plus hauts, car il n'est pas question d'illustrer ici une conception idéalisée – la possession, l'identification, l'idôlatrie toujours aux aguets dans le rapport à ce qui s'inscrit. On peut soutenir que traduire réinvente la notion de transmission à travers la révélation d'un atelier infini où écrire, lire et traduire sont lieux et instruments ».

(7) Sur ce « métier » de la traduction, je me permets de renvoyer à J.-C. Zancarini, « Le métier de la traduction », *Eutropia*, 2, 2002, et à J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, « Les enjeux de la traduction », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, décembre 2002.